

# L'Escargot déchaîné

Journal du mouvement politique des Objecteurs de Croissance

N° 46 – juillet 2022

Prix libre

## Édito

Plat(o)on.....2

Les citations du mois.....3

## Politique (1)

Pour une décroissance écosocialiste.....4

## Le dossier du mois

Le 5ème discours paradoxal: le discours de l'(a)temporalité. La société 2.0 et la fin des limites.....6

## Écologie

Comment l'industrie gaspille des milliards de m<sup>3</sup> de gaz naturel.....13

## Société

Le droit à la pauvreté (4).....15

## Politique (2)

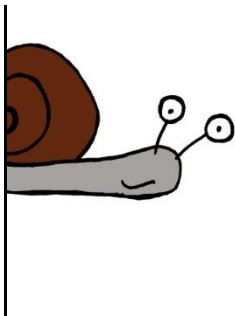
De Liège-Décroissance à l'anti-covidisme.....18

## Histoire de...

Il était un autre futur (première partie).....19

Le dictionnaire Novlangue.....23





# Édito

## Plat(o)on

*Platoon* est un film réalisé en 1986 par le cinéaste américain Oliver Stone. Il s'agit d'une diatribe sur le conflit armé mené par les États-Unis au Vietnam dans les années 1960. Par la brutalité de ses dialogues et par la mise en scène savamment orchestrée du duel que se mènent deux sergents à la moralité diamétralement opposée, ce long-métrage tente également de pointer du doigt l'absurdité de la guerre.

Platon est un philosophe de l'Antiquité qui a notamment rédigé l'Allégorie de la caverne. Ce récit dépeint deux mondes : le sensible et l'intelligible. Le premier correspond aux ombres de la caverne et renvoie à l'opinion que l'on peut se faire d'une chose par l'intermédiaire des sens bruts. Il représente en somme la copie du monde réel (en opposition à l'original), le simulacre. Le second, quant à lui, fait référence à l'extérieur de la caverne, aux hommes de chairs et d'os qui se meuvent à la lumière du soleil. Il symbolise le monde vrai, accessible uniquement par les voies de l'élévation de l'âme.



La manière dont on parle couramment des crises a priori distinctes du Covid-19 et de la guerre en Ukraine qui lui a récemment succédé est similaire et dévoile les mécanismes qui s'agitent dans les soubassements de la société capitaliste :

- Les clivages que nous avons évoqués dans le cadre d'une analyse de la gestion de la pandémie<sup>1</sup> (biens et professions essentielles/non essentielles ; vaccinés/non vaccinés) sont particulièrement visibles au niveau de la médiatisation de la guerre dans laquelle la plupart des journaux de masse nous convient à voir en l'Ukrainien le bon objet angélisé (LCI a été jusqu'à inviter sur son plateau deux femmes soporifiques, épouses de combattants du régiment AZOV reconnu comme ayant des affinités avec le néonazisme par Wikipédia lui-même) et dans le Russe le mauvais objet démonisé (mis à part certains, les médias ne se sont montrés aucunement embarrassés lorsqu'on a voulu empêcher un professeur d'Université d'enseigner l'œuvre de Dostoïevski<sup>2</sup> – (presque) rien à dire non plus d'ailleurs au sujet des honteuses excommunications à l'endroit des sportifs et artistes russes par les instances nationales et internationales).

Bien que la guerre soit condamnable, cette simplification du réel à laquelle nous assistons et qui renvoie à l'idée saugrenue qu'il existe d'un côté le camp des bons, et de l'autre celui des méchants, travestit la complexe réalité du terrain.

- Les surplus de haines et d'angoisses inassimilables pour la psyché sont logiquement projetés sur le mauvais objet qui sera perçu comme l'objet idéal par l'intermédiaire duquel la masse pourra soulager sa conscience (le non-vacciné dans le cadre de la hausse des contaminations ; la Russie en ce qui concerne la flambée des prix de l'énergie et des denrées alimentaires – sans remettre bien entendu aucunement en cause le rôle fourbe joué par la spéculation boursière dans le processus).

- Le réel est par conséquent dénié au profit d'une conception de l'existence bien plus favorable pour la conscience.

- On peut observer, dans les deux situations, une haine de la pensée et du débat contradictoire, bref un totalitarisme des idées qui sera favorisé par la censure (de certaines personnalités en ce qui concerne le Covid-19 ; des médias alternatifs tels que Sputnik ou RT France – où travaillait, avant le conflit, Frédéric Taddeï, ancien animateur

<sup>1</sup> Voir notre article *Socio-psychanalyse d'une crise sanitaire* : <https://mpoc.be/spip.php?article1073>

<sup>2</sup> Voir l'article du *Figaro Vox* à ce sujet : <https://www.lefigaro.fr/culture/guerre-en-ukraine-milan-censure-l-etude-de-dostoievski-et-a-florence-on-veut-deboulonner-sa-statue-20220309>

de la seule émission un tant soit peu potable qui était jadis diffusée sur le petit écran, à savoir *Ce soir ou jamais* – dans le cas du conflit ukrainien).

- Le pathos dégouline de tous bords dans les deux conjonctures (des applaudissements aux balcons en faveur du personnel soignant tous les soirs à 20 heures, au drapeau ukrainien pendu aux fenêtres ou scotché à l'arrière des voitures – on se croirait en période de coupe du monde de football – en hommage à la solidarité et à la liberté par ceux-là mêmes qui considèrent que les mesures hautement liberticides implémentées par les différents gouvernements du globe pour lutter contre le Covid-19 sont nécessaires et légitimes).

- La réification de l'individu s'exécute avec vigueur dans les deux situations, dans la mesure où la guerre (que celle-ci soit menée contre un État ou contre un virus) représente un prolongement extrême de la logique capitaliste dans laquelle le sujet est habituellement chosifié dans le but de gonfler les avoirs des patrons d'entreprises et des actionnaires et qui, dans le cas des actes belliqueux, est utilisé comme vulgaire chair à canon juste bonne à mourir pour la gloire de la patrie.

Beaucoup de dimensions sont renversées par le monde ultralibéral où les repères sont par ailleurs cruellement manquants : la copie est l'original, tandis que le simulacre devient réel.

Si la médiatisation du Covid-19 et de la guerre en Ukraine se rapporte au monde sensible qu'a dépeint Platon autrefois, l'ambition de *L'escargot déchaîné* est de proposer à ses lecteurs d'effleurer quelque peu les sphères de l'intelligible.

On y va ?

**Kenny Cadinu**



## Les citations du mois

« *Quand les hommes ne peuvent changer les choses, ils changent les mots* »

« *Le capitalisme porte en lui la guerre comme la nuée porte l'orage* »

**Jean Jaurès (homme politique français)**

« *Le vieux monde se meurt, le nouveau tarde à apparaître et dans ce clair-obscur surgissent les monstres* »

**Antonio Gramsci (philosophe italien)**

« *L'éclatement des entreprises, l'individualisation des tâches, des performances, des rémunérations, le management par objectifs, le statut d'auto-entrepreneur, le télétravail, l'informatisation, la robotisation, constituent un ensemble visant à contrôler les salarié(e)s, à contraindre leur liberté, à canaliser leurs revendications pour disposer d'une population active entièrement soumise aux desiderata des donneurs d'ordre. Le néo-libéralisme est un totalitarisme sournois* »

**Gérard Modrillat (romancier français) et Bertrand Rothé (économiste français)**

« *La grande victoire du capitalisme n'est pas tant d'avoir triomphé dans les faits que dans les têtes. La modernité a ainsi vaincu en salissant les mots anciens : la frugalité, art de vivre des fruits du patrimoine sans jamais consommer le capital, est devenue synonyme d'appauvrissement ; l'économe fait figure de radin ; l'épargnant serait un « loser », etc. Seul le super-consommateur décomplexé serait « trop » sympa mais aussi bon patriote* »

**Paul Ariès (politologue français)**

« *Les lumières, c'est la sortie de l'homme hors de l'état de tutelle dont il est lui-même responsable* »

**Emmanuel Kant (philosophe allemand)**

*« De la manière dont elle a organisé sa base technologique, la société industrielle contemporaine tend au totalitarisme. Le totalitarisme n'est pas seulement une uniformisation politique terroriste, c'est aussi une uniformisation économique-technique non terroriste qui fonctionne en manipulant les besoins au nom d'un faux intérêt général »*

**Herbert Marcuse (philosophe américain)**

*« Le monde des camps de concentration ne constituait pas une société exceptionnellement monstrueuse ; nous y avons vu l'image, en quelque sorte la « quintessence », du monde social et infernal dans lequel nous sommes plongés quotidiennement depuis toujours »*

**Eugène Ionesco (écrivain roumain)**

*« Et sans doute notre temps (...) préfère l'image à la chose, la copie à l'original, la représentation à la réalité, l'apparence à l'être (...) Ce qui est sacré pour lui, ce n'est que l'illusion, mais ce qui est profane, c'est la vérité. Mieux, le sacré grandit à ses yeux à mesure que décroît la vérité et que l'illusion croît, si bien que le comble de l'illusion est pour lui aussi le comble du sacré »*

**Ludwig Feuerbach (philosophe allemand)**

*« Le langage politique est destiné à rendre vraisemblables les mensonges, respectables les meurtres, et à donner l'apparence de la solidité à ce qui n'est que vent »*

*« Un peuple qui élit des corrompus, des renégats, des imposteurs, des voleurs et des traîtres n'est pas victime ! Il est complice »*

**Georges Orwell (écrivain britannique)**

*« La profession médicale a largement cessé de poursuivre les objectifs d'une corporation d'artisans appliquant la tradition et ayant recours à l'habileté, l'apprentissage et l'intuition. Elle en est venue à jouer un rôle jadis réservé au clergé, utilisant des principes scientifiques en guise de théologie, des techniciens en guise d'acolytes et la routine hospitalière en guise de liturgie »*

**Ivan Illich (philosophe autrichien)**

# Politique (1)

**Pour une décroissance écosocialiste**

**Collectif – mai 2022**

**Vous trouverez ci-dessous une Déclaration commune entre partisans de la décroissance et de l'écosocialisme, signalant les convergences possibles entre les deux courants.**

La décroissance et l'écosocialisme sont deux des plus importants mouvements – et propositions – du côté radical du spectre écologique. Bien sûr, tous les membres de la communauté de la décroissance ne s'identifient pas comme socialistes et tous les écosocialistes ne sont pas convaincus de l'intérêt de la décroissance. Mais on peut voir une tendance croissante au respect mutuel et à la convergence.

Essayons de cartographier les grands domaines d'accord entre nous et énumérons certains des principaux arguments en faveur d'une décroissance écosocialiste.

1) Le capitalisme ne peut exister sans croissance. Il a besoin d'une expansion permanente de la production et de la consommation, de l'accumulation du capital, de la maximisation du profit. Ce processus de croissance illimitée, basé sur l'exploitation des énergies fossiles depuis le XIII<sup>e</sup> siècle, conduit à la catastrophe écologique, au changement climatique et menace l'extinction de la vie sur la planète. Les 26 conférences COP de l'ONU sur le changement climatique de ces 30 dernières années témoignent de l'absence totale de volonté des élites dirigeantes d'arrêter la course vers l'abîme.

2) Toute véritable alternative à cette dynamique perverse et destructrice doit être radicale, c'est-à-dire s'attaquer aux racines du problème : le système capitaliste, sa dynamique d'exploitation et d'extractivisme et sa recherche aveugle et obsessionnelle de la croissance. La décroissance écosocialiste est une de ces alternatives, en confrontation directe avec le capitalisme et la croissance. La décroissance écosocialiste nécessite l'appropriation sociale des principaux moyens de (re)production et une planification démocratique, participative et écologique. Les principales décisions sur les priorités de production et de consommation seront décidées par les gens eux-mêmes, afin de satisfaire les besoins sociaux réels tout en respectant les limites écologiques de la planète. Cela signifie que les gens, à différentes échelles, exercent un pouvoir direct en déterminant démocratiquement ce qui doit être produit, en quelle quantité et de quelle manière. Comment rémunérer les différents types d'activités productives et reproductives

qui nous soutiennent, nous et la planète. Garantir un bien-être équitable pour tous ne nécessite pas de croissance économique, mais plutôt de changer radicalement la façon dont nous organisons l'économie et dont nous distribuons la richesse sociale.

3) Une décroissance significative de la production et de la consommation est écologiquement indispensable. La mesure première et urgente est l'élimination progressive des combustibles fossiles, et il en va de même pour la consommation ostentatoire et gaspilleuse de l'« élite » riche de 1%. Dans une perspective écosocialiste, la décroissance doit être comprise en termes dialectiques : de nombreuses formes de production, comme les installations au charbon et de services comme la publicité, devraient non seulement être réduites, mais supprimées. Certaines, comme les voitures privées ou l'élevage de bétail, devraient être considérablement réduites, mais d'autres auraient besoin d'être développées : l'agriculture agroécologique, les énergies renouvelables, les services de santé et d'éducation, etc. Pour des secteurs comme la santé ou l'éducation, ce développement doit avant tout être qualitatif. Et même les activités les plus utiles doivent respecter les limites de la planète, il ne peut y avoir de production « illimitée » de quelque bien que ce soit.

4) Le « socialisme » productiviste, tel que pratiqué par l'URSS et d'autres expériences similaires, est une impasse. Il en va de même pour le capitalisme « vert », tel qu'il est prôné par les entreprises ou les « partis verts » traditionnels. La décroissance écosocialiste est une tentative de surmonter les limites des expériences socialistes et « vertes » passées.

5) Il est bien connu que le Nord est historiquement responsable de la plus grande partie du CO<sub>2</sub> dans l'atmosphère ; les pays riches doivent donc prendre la plus grande part dans le processus de décroissance. Mais nous pensons que le Sud ne devrait pas essayer de copier le modèle productiviste et destructeur de « développement » du Nord, mais plutôt chercher une approche différente, mettant l'accent sur les besoins réels des populations, en termes de nourriture, de logement et de services de base, au lieu d'extraire toujours plus de matières premières (et de combustibles fossiles) pour le marché mondial capitaliste, ou de produire toujours plus de voitures pour les minorités privilégiées.

6) La décroissance écosocialiste implique également la transformation, par un processus de délibération démocratique, des modèles de consommation existants : par exemple, la fin de l'obsolescence planifiée et des biens non réparables ; des modèles de transport, par exemple, en réduisant fortement le transport de marchandises par bateaux ou camions (grâce à la relocalisation de la production), ainsi que le trafic aérien. En bref, il s'agit de bien

plus qu'un changement des formes de propriété : c'est une transformation civilisationnelle, un nouveau « mode de vie » fondé sur des valeurs de solidarité, de démocratie, d'égalité et de respect de la Terre. La décroissance écosocialiste est le signal d'une nouvelle civilisation qui rompt avec le productivisme et le consumérisme, en faveur d'une réduction du temps de travail, donc de plus de temps libre consacré aux activités sociales, politiques, récréatives, artistiques, ludiques et érotiques.

7) La décroissance écosocialiste ne peut gagner que par une confrontation avec l'oligarchie fossile et les classes dirigeantes qui contrôlent le pouvoir politique et économique. Qui est le sujet de cette lutte ? Nous ne pourrions pas vaincre le système sans la participation active de la classe laborieuse urbaine et rurale, qui constitue la majorité de la population et qui supporte déjà le poids des maux sociaux et écologiques du capitalisme. Mais nous devons également élargir la définition de la classe pour inclure ceux qui assurent la reproduction sociale et écologique, les forces qui sont aujourd'hui à l'avant-garde des mobilisations sociales et écologiques : les jeunes, les femmes, les peuples indigènes et les paysans. Une nouvelle conscience sociale et écologique émergera à travers le processus d'auto-organisation et de résistance active des exploités et des opprimés.

8) La décroissance écosocialiste fait partie de la grande famille des autres mouvements écologiques radicaux et anti-systémiques : l'écoféminisme, l'écologie sociale, le Sumak Kawsay (la « Bonne Vie » indigène), l'environnementalisme des pauvres, la Blockadia, le Green New Deal (dans ses versions les plus critiques), etc. Nous ne cherchons pas à obtenir une quelconque primauté – nous pensons simplement que l'Écosocialisme et la décroissance ont un cadre de diagnostic et de pronostic partagé et puissant, à offrir parallèlement aux cadres de ces mouvements. Le dialogue et l'action commune sont des tâches urgentes dans la conjoncture dramatique actuelle.

Signatures :

**Michael Löwy**, directeur de recherche émérite, CNRS, Paris, auteur de *Qu'est-ce que l'Écosocialisme ?* (Paris, Le Temps des Cerises, 2020)

**Bengi Akbulut**, Université Concordia, Montréal ; Sabrina Fernandes, docteur en sociologie, organisatrice écosocialiste, postdoctorante à la Rosa Luxemburg Stiftung et productrice de Tese Onze. ;

**Giorgos Kallis**, professeur à l'ICTA-Barcelone, et auteur de *The case for Degrowth* (Polity Press, 2020).

À paraître dans la revue *Ecorev* n° 52, juin 2022

Première parution sur *Presse-toi à gauche*, organisation québécoise : <https://www.pressegauche.org/POUR-UNE-DECROISSANCE-ECOSOCIALISTE-52457>

# Le dossier du mois

## Le 5ème discours paradoxal

### Le discours de l'(a)temporalité : la société 2.0 et la fin des limites

Le culte de la croissance – qui repose sur l'idée qu'un développement infini dans un monde fini serait une chose non seulement possible, mais aussi souhaitable – implique une accélération permanente de l'ensemble des dimensions sociales afin de satisfaire la soif d'expansion illimitée du modèle capitaliste.

Cette liturgie du Progrès – dont il reste par ailleurs à démontrer les facultés réelles de faire progresser l'homme – abuse de discours paradoxaux. Le capitalisme regorge en effet de contradictions internes et inhérentes à sa nature et s'efforce de substituer la paradoxalité à la douloureuse ambivalence afin de perdurer dans le temps<sup>3</sup>.

Nous avons déjà abordé 4 des 9 discours paradoxaux que nous croyions avoir repérés<sup>4</sup> avant que la pandémie n'oriente notre plume vers des problématiques qui nous semblaient alors plus urgentes. Il est temps aujourd'hui de

---

<sup>3</sup> Nous invitons le lecteur pour qui nos textes ne lui sont pas familiers à prendre connaissance de l'exemple qui suit afin de saisir au mieux ce que nous entendons par discours paradoxal : figurez-vous une mère qui offre à son fils deux cravates aux coloris distincts ; l'une rouge et l'autre noire. Quand le jeune homme, tout heureux de son présent, endossera, après de nombreuses hésitations, la cravate rouge pour se rendre à son rendez-vous du jour, la mère exprimera, d'un ton mélangeant tristesse et réprobation (discours A) : « *Mais tu n'aimes pas la cravate noire que je t'ai offerte ?* ». Pris par un amer sentiment de culpabilité, le jeune homme tentera de remédier à ces remontrances en arborant la cravate noire. La mère, obstinée, reviendra néanmoins à la charge (discours Non-A) : « *Mais, si tu portes la cravate noire, cela veut-il dire que tu n'aimes pas la rouge ?* ». Se débrouillant comme il peut avec l'épineuse contradiction que sa chère et tendre génitrice semble incapable d'intégrer, notre malheureux garçon finira par porter les deux cravates en public. Et le constat ne tardera dès lors pas à tomber aux yeux de la foule : il a perdu la tête !

Et pourtant, c'est la mère du jeune homme qui témoigne, tout en l'occultant, de sa propre folie. Ce dernier apprécie la cravate rouge et la cravate noire (discours ambivalent « A et Non A » qui reconnaît les deux entités de l'ensemble), mais il s'agit pour lui de se résoudre à opérer un choix, même momentanément, entre les deux. Mais sa mère ne l'entend pas de cette façon. La dynamique psychique, initialement ambivalente et somme toute relativement saine, « cravate rouge et cravate noire » du jeune homme, se retrouve sclérosée par la dynamique paradoxale empreinte de folie, de la mère « cravate rouge = cravate noire », ce qui se manifestera par le port simultané des deux ornements par le fiston.

<sup>4</sup> Articles que le lecteur pourra consulter à partir du 37ème numéro de ce journal, jusqu'au 40ème numéro inclus : <https://mpoc.be/spip.php?rubrique80>

reprendre notre réflexion là où nous l'avons laissée en 2019 et de convier le lecteur à nous suivre dans les dédales du 5ème discours paradoxal, à savoir celui de l'(a)temporalité.

Nous parcourons dans la suite de ces lignes 9 thèmes spécifiques (la consommation, le travail, l'art, l'économie, la technologie, l'écriture et le langage, le rapport à l'autre, le rapport à soi pour terminer par le rapport à la mort), qui nous semblent particulièrement colonisés par ce discours propre à rendre l'autre fou<sup>5</sup>, d'autant plus depuis l'apparition du covid-19 (auquel nous ne ferons que très peu allusion dans ce texte<sup>6</sup>).

#### 1) La consommation

Pour la psychanalyse, le psychisme est un appareil régit par deux principes : c'est au travers du *principe de réalité* que le sujet admet les limites imposées par le monde extérieur. Acceptant qu'il ne peut obtenir tout ce qu'il veut quand il le veut, il consentira à différer la décharge pulsionnelle, pourtant source d'une délicieuse jouissance. Le *principe de plaisir*, au contraire, exige du sujet qu'il satisfasse la pulsion dès l'instant où celle-ci se manifeste par les voies du sensoriel. Le lecteur comprendra que la satisfaction immédiate de la pulsion ordonnée par le *principe de plaisir* s'oppose au désir, dans la mesure où celui-ci s'organise autour de l'attente ainsi que sur la reconnaissance du manque. La dimension de la temporalité joue donc ici un rôle essentiel : là où le temps qui sépare la naissance de l'excitation de son assouvissement est consistant dans la logique du désir, il est frêle et liquide dans la jouissance étant donné que celle-ci exige une satisfaction instantanée, un engluement du sujet dans le *sein maternel*.

Voici que l'un des fondements du capitalisme se dévoile à notre entendement ; lorsqu'il souscrit à la jouissance gratifiée par la société de consommation, le sujet écourte drastiquement le temps qui s'écoule entre l'émergence du désir et son accomplissement. Cette rétraction temporelle, toujours un peu plus accentuée par l'avènement des nouvelles technologies, rapproche l'humanité de son éclipse, à l'endroit où on la supplie de prendre le temps de se goinfrer et de répéter la procédure sans qu'aucun sentiment de nausée ne soit autorisé.

---

<sup>5</sup> En référence au brillantissime ouvrage du psychanalyste américain Harold Searles : *L'effort pour rendre l'autre fou*.

<sup>6</sup> Pas parce que nous pensons que cette crise soit finie (elle ne le sera jamais étant donné qu'elle a accéléré notre entrée dans une nouvelle ère anthropologique), mais parce qu'il nous semblait nécessaire de terminer le travail que nous avons commencé il y a 3 ans sur les discours paradoxaux.

Le *principe de réalité* enseignait autrefois aux hommes qu'ils n'étaient pas tout-puissants. Ceux-ci consentaient à ne pas s'arrimer indéfiniment à la jouissance et prenaient donc leurs distances avec le *sein maternel*. La situation s'est quelque peu pervertie depuis lors, dans la mesure où le *principe de réalité* ne se différencie plus du *principe de plaisir* lorsque le discours social ne cesse de vanter (par l'intermédiaire de l'industrie publicitaire notamment) les bienfaits de la jouissance. Cette dernière n'est plus l'interdit, mais devient la loi.

Le *principe de réalité* se confond avec le *principe de plaisir* au sein des plantureuses mamelles du capitalisme vert joyeux. Ils ne coexistent plus l'un et l'autre, mais tendent à se fondre l'un dans l'autre (*Principe de réalité* = *principe de plaisir*).

*Premier principe moral : prends le temps de te faire plaisir, et vite!*

## 2) Le travail

Le romancier Gérard Mordillat et l'économiste Bertrand Rothé nous enseignent, dans leur ouvrage *Les lois du capital*, qu'il était auparavant inconcevable de penser que le temps dont dispose un individu puisse être vendu contre la production d'un bien. Le capitalisme a vaguement changé la donne. Selon Karl Marx en effet, la valeur d'une marchandise dépend du temps de travail socialement nécessaire à sa production. La valeur de la marchandise sur laquelle l'accumulation du capital repose et le temps de vie de la main d'œuvre humaine exproprié par le patron sont donc intimement liés.

Le temps consacré par l'ouvrier à la réalisation de sa tâche lui permet de gagner l'argent sans lequel il ne pourrait pas acheter les fruits de son labeur. Même s'il ne produit pas directement de richesses matérielles, le salarié, lui aussi, dédie à son emploi une large partie de son temps disponible afin de s'inviter à la grande table des consommateurs. Tout se passe dès lors comme si le temps voué au travail et celui engagé dans la consommation se confondaient l'un et l'autre (travail = consommation).

*Macron a dit : travaillez plus pour jouir plus.*

Ce n'est pas un hasard si, en se tuant à la tâche, l'homme postmoderne se rapproche toujours un peu plus de la jouissance, c'est-à-dire de l'extinction du désir (en un mot de la mort). Ne dit-on pas par ailleurs d'une activité que l'on n'affectionne guère qu'elle permet de tuer le temps ?

Invité à s'autonomiser au sein de son entreprise et à prendre des initiatives (tout en respectant scrupuleusement la direction qu'elle aura préalablement édictée), prié d'y performer afin d'accéder à une forme singulière de notoriété narcissique et sociale, l'employé du capitalisme horizontal a tout le loisir (surtout depuis l'avènement de la machine à café dans les bureaux – on remerciera les GRH, gestionnaires des ressources humaines) d'apprécier son travail comme un lieu où il fait bon jouir. Voici que le salariat, de tout temps orienté par un rapport de subordination à l'employeur, devient la source du bonheur le plus intense qu'un homme puisse ressentir. La malice du capitalisme permet de confondre le travail rémunéré et la jouissance (travail = jouissance).

*Jouis, va travailler !*

## 3) L'art et le temps des loisirs

La formidable époque libérale dans laquelle nous vivons autorise qu'une chose aussi obscène qu'une photographie d'un crucifix macérant dans de l'urine et du sang accède au titre honorifique d'œuvre d'art<sup>7</sup>. Dans la mesure où déféquer dans une boîte de conserve<sup>8</sup> est un acte dont l'exécution demande relativement peu de temps (au contraire, par exemple, d'une peinture de Van Gogh), on peut estimer que l'art contemporain accède à une forme de l'instantané. C'est ainsi que le libéralisme culturel<sup>9</sup> se félicite à l'idée que le beau, qui requerrait autrefois du temps (aussi bien dans sa réalisation que pour en apprécier les contours) se confonde dans l'immonde (beau = immonde).

*Waw, quelle merde !*

---

<sup>7</sup> La photographie en question se nomme *Immersion (Piss Christ)* et a été réalisée par le prétendu artiste américain Andres Serrano en 1987. Comme la plupart des productions contemporaines, la démarche selon l'auteur se veut subversive : il s'agit de dénoncer la collusion entre le monde de la religion et celui de l'argent. Notons que les substances employées afin de réaliser ce « chef-d'œuvre » émanent de monsieur Serrano lui-même.

<sup>8</sup> Cette œuvre-ci, quant à elle, porte le titre éloquent de *Merde d'artiste* et a été réalisée par l'italien Piero Manzoni en 1961. Il s'agit de 90 boîtes de conserves contenant chacune 30 grammes d'excréments issus tout droit de l'anus de l'« artiste », le but de la démarche étant ici de critiquer le consumérisme (il est à noter que l'une des boîtes s'est échangée contre la modique somme de 202.980 euros sur le Marché de l'art).

<sup>9</sup> Nous renvoyons ici le lecteur à l'œuvre du philosophe français Jean-Claude Michéa et plus particulièrement à son livre *Les mystères de la gauche* (Climats, 2013).

Le cinéma n'est pas en reste au niveau de l'(a)temporalité typique du monde postmoderne. Bien que la première trilogie soit fortement appréciée, la série de films à grand succès *Star Wars* bouscule quelque peu les repères temporels. C'est ainsi que le 6ème opus, *L'épisode III : La revanche des Sith*, sorti dans les salles en 2005, met en scène une aventure dont le contenu se déroule antérieurement au scénario du 1er (*L'épisode IV : Un nouvel espoir*) réalisé en 1977. Ayant flairé le bon coup, la Disney Company racheta plus tard la franchise afin de produire une suite directe à *L'épisode VI : Le Retour du Jedi* (1983), *L'épisode VII : Le réveil de la force*, projeté sur grand écran en 2015. Moins soucieux de réaliser des œuvres complexes que d'engendrer du profit, le cinéma contemporain abuse de préquelles et autres ritournelles temporelles afin de maximiser ses avoirs.

La musique quant à elle (incarnée aujourd'hui par la mouvance électro et rap/RnB) célèbre toujours plus les cadences rapides et monocordes, là où le jazz et le classique offrent aux oreilles une forme poétique dont les saccades flirtent mélodieusement avec les émotions. Sur NRJ, la monotonie se confond avec la mélodie (monotonie = mélodie).

Le temps est une marchandise à consommer comme une autre dans le capitalisme. Le sujet qui crèche dans cet univers aura tout intérêt à combler par l'agir le vide au-dessus duquel il tente de se soutenir, sous peine d'éprouver une angoisse d'autant plus pénible que la société ne l'encouragera pas à l'explorer consciencieusement. Noyé dans *la société du spectacle*<sup>10</sup>, l'homme postmoderne n'a plus droit à l'ennui. Il lui faut expérimenter la vie, excité jusqu'à la mort, afin de rentabiliser le capital temps qui lui a été imparti.

Le capitalisme rationalise à outrance l'ensemble des sphères du social, y compris celle des loisirs. C'est ainsi que l'homme 2.0 doit non seulement démontrer son aptitude à exploiter avantageusement tout ce qu'il réalise de plus banal au quotidien – photos de soi dans la rue, des enfants mangeant la popote, des visites au musée et du dîner au restaurant seront aussitôt publiées sur les réseaux (a)sociaux dans l'attente du *like* suprême – mais aussi investir la jouissance par tous les trous.

#### 4) L'économie

Le culte de la jouissance promu par le modèle domine logiquement les tractations boursières. Étant donné que les flux financiers voyagent à la vitesse effrénée des algo-

<sup>10</sup> Voir l'ouvrage éponyme de l'écrivain, cinéaste et révolutionnaire français Guy Debord.

rithmes et que le capitalisme est moins soucieux de faire ruisseler vers le bas la richesse qu'il accumule que les scories qu'il génère, ce sont l'ensemble des dimensions du monde qui se retrouvent soumises à une augmentation vertigineuse de vitesse.

Comme nous l'enseigne le philosophe français Jean-Claude Michéa dans son ouvrage *L'empire du moindre mal*, l'échange monétaire n'a pas toujours dominé le commerce des hommes. Certaines sociétés primitives, par exemple, appliquent la logique du don/contre-don<sup>11</sup> afin de régler leurs tractations. Selon cette pratique, tout don reçu attend une contrepartie différée dans le temps. Basée sur la réciprocité, elle constitue l'un des ciments des relations que les hommes nouent entre eux.

Le paiement monétaire brise quant à lui cette logique du temps suspendu dans la mesure où il exige un échange instantané. Or, nous dit Michéa, le temps est l'élément principal sur lequel les rencontres véritables entre les hommes peuvent se tresser sans s'effiloche par la suite trop fortement. L'auteur nous invite par conséquent à considérer l'argent comme un moyen permettant d'acheter du temps qui dispense chacun de rentrer véritablement en relation avec autrui.

Pourtant, le confinement que nous avons vécu a démontré à quel point les hommes estiment avoir besoin de commercer financièrement entre eux afin de tisser du lien social<sup>12</sup>. Là où il constitue dans sa substance un fétiche dont la fâcheuse tendance est de réifier tous ceux qui le touchent, l'argent est perçu, au sein de la société capitaliste, comme un merveilleux moyen de rencontre (argent = altérité).

*Considère-moi comme un individu à part entière. Achète-moi.*

Le lecteur aura compris que, dans la logique du don/contre-don, le temps est animé d'une consistance que l'acquiescement en argent rudoie féroce. Le capitalisme ne s'est pas arrêté en si bon chemin : alors que l'échange d'une marchandise ou d'un service contre de l'argent liquide suppose toujours l'existence d'un contact physique entre deux interlocuteurs par le passement des billets de mains à mains, la prolifération des paiements bancaires (dont beaucoup se réalisent aujourd'hui par l'intermédiaire du « sans contact » – sans parler des ter-

<sup>11</sup> Voir l'ouvrage de l'anthropologue français Marcel Mauss.

<sup>12</sup> Il suffisait d'écouter à cette époque au journal télévisé les demandes au gouvernement de réouverture des restaurateurs, coiffeurs et autres cafetiers pour nous convaincre de ceci. Si l'on se fie aux propos entendus, tous ne témoignaient que d'une envie : retisser des liens avec leurs fidèles clients par l'intermédiaire de la réouverture de leur commerce.

minaux de paiements automatiques qui ne nécessitent même plus la présence d'un humain afin de réaliser la transaction) éreinte encore un peu plus les possibilités de rencontres véritables.

L'autre dans l'échange est dissous là où il est partout recherché.

## 5) La technologie

Dans son livre *Désobéir et grandir*, le politologue français Paul Ariès critique le fait que, depuis le XIXe siècle, l'homme consacre toute son intelligence à créer des prothèses techniques qui lui permettront d'accélérer encore un peu plus ses pas (vers sa propre extinction ?).

Il ne s'agit pas ici d'enlever à la technologie certains bienfaits que nous lui conférons par ailleurs, mais de reconnaître que les inventions de l'homme altèrent radicalement la manière dont celui-ci perçoit le monde et agit sur lui. Et, à moins de réduire l'être humain à une vulgaire entité dénuée d'amour et de haine, il est impossible à nos yeux de considérer la technologie comme une force neutre, étant donné qu'elle est issue de l'imaginaire de l'homme. Que l'on ne s'y trompe pas : un geste aussi ordinaire que celui d'appuyer sur un interrupteur n'est pas aussi banal qu'il en a l'air ; là où cet acte permet de sortir une pièce de l'obscurité en quelques millisecondes, il fallait autrefois un travail personnel bien plus important afin de réaliser cette prouesse (par le fait de couper du bois et de l'embraser). Le clic – qui tend aujourd'hui à être relayé par l'insonorité du digital – a pour effet de déformer le rapport que l'homme entretient avec la temporalité et donc avec le monde dans son ensemble.

Il nous serait difficile de ne pas mentionner l'importance considérable qu'a pris Internet depuis ses premiers balbutiements il y a une vingtaine d'années, d'autant plus depuis qu'il est devenu portatif suite à l'avènement du Smartphone. À l'heure actuelle, ce ne sont plus seulement les éclats de chaleur ou de lumière qui sont accessibles en un instant, mais le monde dans sa totalité – ce qui titille inévitablement les fantasmes d'omnipotence infantile. Il est dorénavant inscrit dans les mœurs que des joyaux (sic) du web tels que Facebook puissent concéder à l'homme postmoderne le pouvoir de garder à tout instant l'autre du passé (mais aussi du présent) à proximité de soi. Les dimensions de la perte et du manque (et par conséquent du désir) sont ici particulièrement malmenées sans que beaucoup ne s'en émeuvent.

L'appareil photo encasté dans les mobiles dote l'homme de la faculté quasi céleste d'immortaliser (mais aussi de partager) à chaque seconde l'instant le plus banal du quotidien. Tout se passe dès lors comme si, craignant de ne

plus être capable de se souvenir, c'est-à-dire de penser<sup>13</sup>, l'individu troquait sa mémoire interne et temporelle contre une mémoire technicienne externalisée.

La généralisation des appareils portatifs nous invite à croire qu'il est non seulement possible, mais aussi souhaitable, d'être ici et partout à la fois. L'homme 2.0 étant devenu l'égal de Dieu, le temps et l'espace perdent, au plus grand soulagement de la masse, de leur pesanteur. Le lointain se confond dans le proche (ici = là-bas).

La dimension du savoir<sup>14</sup> est tout aussi secouée par la vague sur laquelle le sujet contemporain s'enorgueillit de surfer. Là où l'apprentissage nécessite de l'effort et de la lenteur, Internet autorise dorénavant l'accès facile et rapide à une opulente base de données abordable par quelques agiles caresses exécutées sur un écran. L'information se mute en une marchandise à dévorer et il n'est donc nullement nécessaire que son contenu passe par la tuyauterie de la pensée pour être assimilé. L'indigestion est dès lors plus qu'envisageable, tandis que l'érudition devient une chimère qui domine les échanges humains. L'acquisition du savoir, ancestralement lié à la patience et à la lenteur, s'organise aujourd'hui toujours plus rapidement, là où il faut se former continuellement (connaître = comprendre)<sup>15</sup>.

*Prends le temps d'apprendre, et vite !*

## 6) L'écriture et le langage

Selon les apparences, on n'a jamais consacré autant de temps à l'écriture qu'au XXIe siècle. Il est vrai que le sujet postmoderne investit la plume comme nul autre avant lui tant son usage du Mur, des e-mails et des SMS se fait généreux. Mais dans la mesure où écrire est un processus qui nécessite un douloureux arrachement à soi-même – attitude rigoureusement opposée à celle dont témoigne l'homme 2.0 face à tout écueil – ne devrions-nous pas manifester notre inquiétude devant la position excessivement banale que les lettres prennent au quotidien ? Les

<sup>13</sup> Voir notre article paru dans le 38ème numéro de ce journal : *Penser en décroissance*. <https://mpoc.be/spip.php?article953>

<sup>14</sup> Voir notre article *Le 4ème discours paradoxal : le discours du s()avoir : la société de l'a-pensée* : <https://mpoc.be/spip.php?article1018>

<sup>15</sup> Le fait qu'un (mauvais) élève puisse obtenir 18/20 à son examen d'histoire en récitant par cœur sa leçon démontre à quel point il n'est absolument plus nécessaire de comprendre quelque chose afin de la connaître. Cet exemple est utile pour saisir la différence qui existe entre la compréhension et la connaissance d'un sujet donné. Nous renvoyons à ce titre le lecteur à l'article précité sur le 4ème discours paradoxal.

acronymes et les abréviations (en passant par les anglicismes qui ont généralement pour effet de raccourcir la longueur du mot original) n'inondent-ils pas d'ailleurs l'espace de la rédaction jusqu'à noyer l'être dans une complétude illusoire ?

Tout se passe aujourd'hui comme s'il était devenu épineux de prendre le temps d'écrire à l'endroit où l'homme n'a jamais été autant encouragé à user de cet exercice. Le temps qu'il consacre à cette activité dissout la consistance temporelle de celle-ci. Du temps d'un désir, l'écriture est passée au temps d'un jouir. Un pur éjaculat en somme.

*Di moi qu'tu m'm, mon @mour*

Il en va de même du langage en général. Celui-ci est moins appréhendé de nos jours comme une substance reliant les hommes entre eux que comme un instrument trivial dont les fonctions premières sont l'utilité, la rentabilité et l'efficacité.

Dès lors que la langue est chosifiée, elle réifie l'être dans le même mouvement. C'est ici que réside la mystifiante alchimie du totalitarisme qui confronte l'homme à une monstrueuse difficulté : devenir un individu à part entière à l'endroit où le social l'incite à robotiser son discours.

*D-e-v-i-e-n-s-u-n-h-o-m-m-e*

## 7) Le rapport à l'autre

Le rapport à l'autre est logiquement pris dans les toiles du discours paradoxal de l'(a)temporalité. La sociologue française Claudine Haroche, citée par son homologue Nicole Aubert dans l'ouvrage collectif *L'individu hypermoderne*, démontre à quel point les engagements durables et attachants ont été remplacés par les rencontres brèves, éphémères et interchangeables dans la société contemporaine. C'est ainsi que, jugée décevante, car ne répondant plus aux fantasmes, la personne autrefois aimée sera jetée dans les cloaques à la première occasion puis aussitôt remplacée par une autre (dont la fonction réelle, on l'aura compris, trouve moins ses fondements dans le sincère désir d'échange et de réciprocité que dans une tentative désespérée de combler un vide devenu trop encombrant pour l'âme). L'autre de la relation emprunte, lui aussi, le costume d'une marchandise dont l'obsolescence est programmée.

Pour Claudine Haroche, une rencontre authentique requiert du temps et est aiguillée par le sentiment. Tout se

passé pourtant comme si elle s'organisait aujourd'hui autour de la recherche exclusive de sensations<sup>16</sup>. Éternel adolescent, l'homme postmoderne semble plus particulièrement en quête de la jouissance instantanée du sentir que de l'engagement dans des sentiments durables. Ces derniers s'inscrivent dans une durée, au sein d'une temporalité non flottante, là où la sensation exalte l'éphémère éprouvé physio-psychique. Contrairement à la sensation, le sentiment réel et sincère est impérissable, il ne s'érode pas à l'épreuve du temps.

Bien que le sentiment et la sensation soient distincts, le discours paradoxal de l'(a)temporalité tend à les confondre, de sorte que l'individu contemporain croie rechercher les rencontres véritables lorsqu'il use de l'autre comme d'un outil susceptible de lui apporter un surplus de jouissance. (Sensation = sentiment).

*Aime ton prochain comme il se doit : utilise-le toujours comme un moyen en soi !*

## 8) Le rapport à soi et à la pensée

Nous vivons dans la société du paraître. C'est donc tout logiquement que la psychanalyse a perdu de son aura auprès du public dans le traitement du mal-être. Tandis que la lenteur de son processus ne colle pas avec la physionomie du monde postmoderne, les thérapies brèves et l'empire des *coaches*<sup>17</sup> se moquent de sa chute. Et c'est le symptôme qui tire la langue. Il n'est plus entendu comme un langage spécifique que le sujet emploie pour raconter un morceau de son histoire, mais est au contraire considéré comme une chose sur laquelle on pourrait agir afin d'éliminer le mal et de réinsérer au plus vite l'être souffrant au sein du prodigieux Marché du travail.

L'importance que l'individu accorde à sa personne n'a jamais été aussi notable qu'à notre époque, là où il ne s'est jamais autant désintéressé de lui-même. Forclos de la vie psychique, l'inconscient s'agite dans le réel où il aura le loisir de manifester ses ardeurs au travers du consumérisme et autres passages à l'acte typiques de l'homme libéral. Mais si elles se dévoilent à ciel ouvert, les forces de l'interne ne se laissent pas facilement investiguer pour autant.

---

<sup>16</sup> Le fait que nous énonçons ici ne se trouve-t-il pas merveilleusement matérialisé par les tendances contemporaines aux speed-dating ainsi qu'aux sites de rencontre ?

<sup>17</sup> Voir le livre du psychanalyste français Roland Gori *L'empire des coaches*.

À l'instar du psychanalyste britannique Wilfried Bion<sup>18</sup>, nous considérons qu'il existe une analogie métaphorique entre l'appareil digestif et l'appareil psychique. La pensée, qui dérive selon l'auteur d'une interrogation sur la frustration, peut être comprise en ce sens comme un processus qui renvoie à une digestion psychique se déroulant sans trop d'accrocs. Contrairement au passage à l'acte, elle se cultive dans la durée, là où l'homme postmoderne ne prend plus le temps que de s'abrutir au travail et de s'oublier dans la vacuité des loisirs.

La mémoire externalisée que figure le téléphone portable malmène le souvenir naturel et spontané. Alors que les Smartphones dégradent la mémoire interne, ils proposent au sein de leurs interfaces divers jeux afin de la stimuler. Or, selon la philosophe allemande Hannah Arendt, la faculté de penser est intimement liée à la capacité de se souvenir, c'est-à-dire de se rappeler à soi-même<sup>19</sup>. Cette inestimable aptitude humaine est rudoyée par les principes inscrits au fond de la logique capitaliste, tandis que ce modèle économique et social n'a jamais autant encouragé ses fidèles à raisonner par eux-mêmes à l'aide de leurs prothèses numériques. Agissant au rythme des pas de l'homme 2.0, la pensée gagne en célérité ce qu'elle perd en densité (pensée = agir).

*Pense par toi-même avec ton Smartphone !*

## 9) Le rapport à la mort.

La mort, élément de la vie qui en représente fin naturelle et temporelle, est déniée dans le capitalisme où l'infinitude est reine. Toujours plus de moyens techniques et cosmétiques (*crèmes anti-âge revitalisantes, coloration pour des cheveux aussi vivants que leur couleur, etc.*) sont déployés afin de taire les pénibles effets du temps qui passe sur le corps. L'administration totalitaire du Covid-19 par les différents gouvernements du globe indique par ailleurs à quel point toute conception de la finitude est rebutante pour la civilisation croissanciste.

Selon Paul Ariès, la vitesse vantée par la société postmoderne est inséparable d'une forme de jeunisme, alors que le racisme antivieux est spécifique du modèle capitaliste. Cette haine 2.0 mélange paradoxalement sa sève avec le racisme anti-jeune. Nos enfants disposent en effet d'emplois du temps qui n'ont rien à envier à celui du

cadre supérieur et ils n'ont, de plus, aucunement le droit de s'ennuyer (tout comme l'ensemble de la population du reste; aux yeux du modèle, l'ennui incarne effectivement un temps gâché dont il est impossible de tirer profit).

Alors que les adultes veulent rester jeunes, les jeunes refusent de grandir, mais font semblant d'être grands. En promouvant la jouissance, la société libérale favorise le prolongement de l'enfance psychique – l'enfance nous apparaît en effet comme cette période particulière où l'être éprouve les pires difficultés à se dépatouiller avec la frustration. Il reviendra aux parents, si du moins le social les soutient dans l'accomplissement de cette tâche (ce qui, avouons-le, est de moins en moins le cas), de l'aider dans la réalisation de cette difficile besogne – tout en camouflant cet état par un discours qui exhorte chacun à s'affirmer et à adopter un comportement (pseudo)autonome.

*Soit adulte un p'tit peu, ton pouvoir est sans limite.*

Vivant à 300 à l'heure, l'homme 2.0 ne voit plus le temps passer, ni la mort arriver d'ailleurs. Il aura judicieusement appris à conjurer ses angoisses par l'exaltation de sa chair. De fait, il ne se soucie que très peu d'autrui, mis à part lorsque ce dernier lui offre l'occasion de jouir d'un pathétisme (sur)affecté<sup>20</sup>.

Chevauchant le désir, la jouissance rapproche bien malgré elle toujours un peu plus l'homme de la mort. Le sein de Big Mother – incarné notamment par la profusion de marchandises sur le Marché – est omniprésent. Le sujet éprouve dès lors les pires difficultés à s'en détacher et à devenir un adulte véritablement autonome. Le nourrisson qui se délecte allègrement de sa première tétée n'est-il pas après tout, comme le suggère le psychanalyste hongrois Sandor Ferenczi, temporellement plus proche de la mort qu'un vieillard à qui il reste 6 mois de vie ? (La mort = la vie).

*Profite de la vie, jouis à en mourir !*

<sup>18</sup> Voir son ouvrage *Aux sources de l'expérience*.

<sup>19</sup> Étymologiquement, le mot « appeler » renvoie au latin « *appellare* », qui signifie *adresser la parole à quelqu'un*. Se souvenir, se rappeler, ne constitue donc rien d'autre que l'inestimable capacité de s'appeler à soi, c'est-à-dire de s'adresser une parole à soi-même.

<sup>20</sup> Nous faisons référence ici, entre autres choses, aux scènes d'applaudissements aux balcons en faveur du personnel soignant que nous avons pu observer pendant le confinement, ou encore aux drapeaux ukrainiens crânement érigés en symbole de la liberté par ceux-là même qui défendent les mesures sanitaires hautement liberticides.

## Conclusion : le rapport des temps au temps

### Passé

Étant donné qu'il incarne une odieuse perte que le sujet ne saurait accepter, le passé s'oublie peu à peu à l'endroit où il se rappelle sans cesse à la mémoire au travers des nouvelles technologies.

Le vieux est suranné, et pourtant les objets anciens ont la cote.

L'hégémonie des droits individuels et l'avènement du libéralisme culturel suggèrent à l'homme qu'il n'est pas jeté à son insu dans un monde qui lui préexiste, mais qu'il peut, au contraire, en maîtriser les moindres recoins (jusqu'à son sexe biologique). Cette attitude témoigne d'un fantasme d'auto-engendrement morbide que l'on retrouve dans de nombreuses manifestations psychotiques.

L'enfance est prolongée jusqu'à l'âge adulte, alors que le passé est occulté.

### Présent

La satisfaction immédiate de la pulsion induit qu'il n'y a plus que le temps présent qui compte.

Le « *tout tout de suite* » prôné par la société capitaliste présente le temps, là où ce dernier échappe constamment à l'être.

### Futur

La fin subjective de l'existence (à savoir la mort) est déniée là où on ne l'a jamais autant combattue.

La collectivité se dit soucieuse du sort des générations futures tout en continuant à détériorer l'environnement nécessaire à la survie de l'humain.

Qu'est-ce que le rêve d'une jeunesse éternelle après tout, sinon l'idée d'un présent qui dure à perpétuité (ce qui devrait représenter, pour l'esprit plus ou moins sain, une idée tout à fait rebutante) ?

L'économiste allemand Christian Arnsperger explique, dans son ouvrage *Critique de l'existence capitaliste*, que ce modèle est une manière particulière de répartir les finitudes entre les personnes ; il accorde aux gagnants du système marchand et financier la possibilité de se forger une infinitude illusoire (c'est-à-dire une immortalité chimérique par l'intermédiaire de l'accumulation illimitée du capital).

Apeuré par la fin prochaine de son existence, le sujet postmoderne ne souhaite qu'une seule chose : l'éternité. Il obtiendra imaginativement la grâce en brassant trois piliers

du capitalisme qui confondent les trois dimensions de la temporalité :

1) L'hyperconsommation tranquillise le sujet sur sa propre durée, dans la mesure où la dépense sans retenue signe la tentative de conjuration de la finitude de l'être en créant le mirage d'un éternel présent. Le présent et le futur se confondent (présent = futur).

2) L'épargne, quant à elle, crée l'illusion d'un être qui a de tout temps existé et qui continuera inexorablement sa croissance par la suite. C'est le passé et le futur qui se fondent ici l'un dans l'autre (passé = futur).

3) Enfin, l'investissement constitue la matérialisation présente d'un avenir incessant (présent = futur).

L'hyperconsommation, l'épargne et l'investissement s'organisent, dans leur apparente rationalité, comme autant de moyens de nier la finitude de l'être. Ils brouillent les pistes et s'attaquent à la pulsion de vie ainsi qu'aux processus de liaisons psychiques<sup>21</sup>. Par leur intermédiaire, l'homme 2.0 n'a pas un présent, des souvenirs et un avenir. Il est à la fois présent, passé et futur éternels.

C'est ainsi que les dimensions temporelles se fondent en elles-mêmes. S'assoit dès lors encore un peu plus la domination d'un modèle socio-économique empli de contradictions et dont le talent consiste à effacer leurs traces à chacune de leurs apparitions (A = non A) : le capitalisme.

La suite, *Le 6ème discours paradoxal : Le discours moraliste au prochain numéro*.

**Kenny Cadinu**

---

<sup>21</sup> Il semble utile de préciser notre pensée (celle-ci se peaufine parallèlement à la réaction de cet article). Tout ce qui est de l'ordre de la déliaison n'est pas forcément animé par la pulsion de mort. Cette dernière évoque la tendance de l'individu à retourner à l'inorganique, ou tout du moins à un état de tension qui se rapproche de zéro. Le *sein* ou encore l'époque à laquelle bébé baignait dans le liquide amniotique du ventre maternel paraissent se rapprocher de cet état. Il y aurait donc, dès l'origine du petit d'homme, un lien quasi psychotique qui unit le nourrisson et la mère, une liaison nécessaire, mais dont bébé devra se défaire s'il souhaite devenir un individu à part entière. Pour que ceci s'opère, il faut, selon toute vraisemblance, de la déliaison. Qu'elle est donc la force qui favorise la défusion entre les deux partenaires (mère et enfant) du début de l'existence, qui les aide à aménager quelque peu les liens qu'ils entretiennent, bref, qui leur permet à tous deux de prendre une saine distance ? Il ne nous semble pas que cela soit la pulsion de mort qui participe à cette entreprise, car elle encourage au contraire l'être à rester ou à retourner dans le *sein maternel*, source d'un niveau de tension zéro synonyme de jouissance, mais la pulsion de vie. Là où la pulsion de mort veille à perpétuer l'aliénation à l'autre, la pulsion de vie tente de relier le soi à lui-même.

# Écologie

## Comment l'industrie gaspille des milliards de m<sup>3</sup> de gaz naturel

**La guerre en Ukraine a un impact important sur l'approvisionnement du gaz naturel et sur son prix. Comme les pays européens souhaitent ne plus se fournir en gaz – et en pétrole – auprès de la Russie, des problèmes encore plus graves risquent de se produire à l'avenir. Les gouvernements demandent donc aux citoyens de réduire leur consommation. Or, les producteurs de gaz et de pétroles gaspillent des quantités phénoménales de gaz suite à deux pratiques : le torchage<sup>22</sup> et les mises à l'évent.**

Le torchage est la destruction contrôlée et volontaire d'un gaz combustible dans une torchère, cette flamme que l'on observe au-dessus de quantité des puits de pétrole. Cette opération brûle le gaz sans utiliser son énergie. Le torchage du gaz naturel, et d'autres gaz combustibles existent à différentes étapes de la chaîne pétrolière. Le « *torchage en amont* » est associé à l'extraction du pétrole. En effet, du gaz y est libéré, car la diminution de la pression lorsque le pétrole arrive à l'air libre libère le gaz naturel (CH<sub>4</sub>) qui était en solution dans les nappes souterraines de pétrole. La quantité de gaz libéré varie fortement d'un gisement à un autre. Plutôt qu'essayer de récupérer ce gaz (on verra que c'est possible), les producteurs de pétrole préfèrent le brûler dans des torchères. Le torchage « en aval » concerne du gaz détruit dans les raffineries de pétrole et les terminaux de gaz liquéfié. Toutefois, le torchage « en aval » ne représente que 9,4% de la totalité des gaz détruits, le secteur amont étant très prépondérant.

La destruction volontaire de cette ressource précieuse qu'est le gaz naturel paraît totalement paradoxale. Les raisons qui amènent à torcher le gaz naturel au lieu de le vendre sont logistiques et économiques. Le marché local du gaz naturel peut être inexistant ou déjà saturé. En outre, le torchage du gaz est souvent dispersé sur un grand nombre de puits produisant de manière irrégulière. En

conséquence sa récupération nécessite de lourds investissements pour collecter le gaz et le commercialiser.

La Banque mondiale évalue la destruction de gaz naturel à 150 milliards de m<sup>3</sup> par an. Le volume gaspillé est une quantité énorme qui représente 30% de la consommation annuelle européenne ! Les seuls 40 milliards de mètres cubes torchés en Afrique suffiraient à assurer la moitié de la consommation d'énergie de ce continent ! Une grande partie du torchage n'est pas facile à comptabiliser, notamment parce qu'elle peut être niée ou minimisée par l'opérateur pétrolier. C'est pour cette raison que des méthodes d'évaluation de la quantité de gaz torchés sont mesurées à partir de l'imagerie satellite. Le principe consiste à quantifier le rayonnement infrarouge des torchères sur les images des satellites.



Sur la base de la quantité de gaz naturel détruite en torchère, les émissions de CO<sub>2</sub> qui en résultent directement sont d'environ 275 millions de tonnes, soit environ 0,85% des émissions mondiales. De plus, la combustion du gaz dans les torchères est incomplète : l'efficacité d'une torchère est généralement comprise entre 97 et 98%, ce qui signifie que 2 à 3% du méthane est rejeté sans être brûlé. Or, le potentiel de réchauffement du méthane est 28 fois plus élevé que celui du CO<sub>2</sub>, ce qui fait qu'entre 50 et 75% l'effet du torchage en matière de réchauffement est dû à ce méthane libéré dans l'air.

Le torchage de gaz naturel est aussi une source majeure de pollution de l'air : la combustion imparfaite des gaz torchés aboutit à une importante production de monoxyde de carbone (CO)<sup>23</sup>, de monoxyde d'azote, de dioxyde de soufre. Ce dernier polluant, aux effets très néfastes, est émis à un taux très variable d'une région à l'autre, selon la teneur en soufre du gaz torché. Les émissions de 26 torchères aux États-Unis sont responsables de l'émission de

<sup>22</sup> Le torchage dont il est question ici n'est pas le mot familier signifiant essayer quelque chose pour le nettoyer : « Torcher son assiette ». (Encore plus populaire torcher est employé pour signifier essayer le derrière d'un enfant. Non, le torchage dont il est question ici est dérivé de la torche, flambeau constitué d'une grosse corde retordue enduite de matière inflammable ou un bâton résineux enduit de cire.

<sup>23</sup> [https://fr.wikipedia.org/wiki/Monoxyde\\_de\\_carbone](https://fr.wikipedia.org/wiki/Monoxyde_de_carbone)

particules de noir de carbone qui était, en moyenne, de 140 mg par kg d'hydrocarbure détruit. Mais les chiffres sont extrêmement variables d'une torchère à l'autre, et selon les moments. L'estimation de la quantité de particules de carbone résultant du torchage au niveau mondial, reste très approximative puisqu'elle est estimée de 20 à 200 gigatonnes (Gt). Cela reste une source mineure de ce type de pollution comparativement aux moteurs diesel qui émettent de l'ordre de 1.300 Gt.

Enfin la flamme et la lumière qu'émet une torchère peuvent être source de pollution lumineuse qui perturbe l'environnement nocturne. Ce piège écologique peut être grave pour certaines espèces, ce qui peut avoir des conséquences indirectes dans le cas de pollinisateurs quand ils viennent massivement se brûler dans la flamme. Ainsi, dans une forêt tropicale, un chercheur a remarqué que la torche d'une raffinerie de pétrole attirait et tuait des papillons par centaines. Considérant le nombre d'années depuis la mise en activité de cette raffinerie, on peut estimer sans difficulté le grand nombre de papillons tués qui a eu pour effet d'accroître le nombre de plantes non pollinisées. Hélas, cette importante information n'a pu être accessible et aucune mesure de réparation n'a été prise.

Les pays qui produisent le plus d'hydrocarbures sont, en 2019, la Russie, l'Irak et les États-Unis. On peut aussi réinjecter le pétrole dans le gisement. Cette méthode permet de maintenir une pression de fond plus élevée, et donc d'améliorer le pourcentage de récupération du pétrole. Cependant, si le gaz est acide (présence de CO<sub>2</sub> ou d'H<sub>2</sub>S), il exige des matériels et canalisations résistants à la corrosion. Du point de vue de l'exploitant, ce gaz n'est pas perdu, il est simplement stocké et reste disponible à l'exploitation future.

### Les alternatives

Il existe plusieurs manières de gérer ce gaz naturel. Ainsi, il est possible d'installer des usines de purification et un gazoduc envoyant le gaz dans les réseaux de distribution. On peut cumuler la production de plusieurs puits voisins et produire du gaz de pétrole liquéfié (GPL). On peut aussi réinjecter le pétrole dans le gisement. Cette méthode permet de maintenir une pression de fond plus élevée et donc d'améliorer la récupération du pétrole. Cependant, si le gaz est acide (présence de CO<sub>2</sub> ou d'H<sub>2</sub>S), il exige des matériels et canalisations résistants à la corrosion. Du point de vue de l'exploitant, ce gaz n'est pas perdu, il est simplement stocké et reste disponible pour une exploitation future.

On peut aussi craquer le gaz, le transformant en méthanol, matière première très utilisée. Le méthanol est liquide à température ambiante et donc facilement transportable.

Les unités de craquage de petite taille installées à proximité des puits sont encore rares.

En le comprimant, on produit de petites quantités de gaz naturel liquéfié (GNL) qui peuvent alors être expédiées par des camions-citerne qui alimentent des stations-service ravitaillant des véhicules l'utilisant comme carburant. Il peut aussi être livré à des localités ou des installations industrielles non reliées au réseau principal de gaz naturel. Depuis peu sont apparues des installations mobiles de production de GNL. Déplacées par camions, elles peuvent faciliter la production de GNL.

Hélas, les sociétés pétrolières mettent peu en œuvre de telles pratiques parce qu'elles ne sont pas rentables. Les pollutions locales, la contribution à l'effet de serre et le gaspillage d'une précieuse matière première ne les poussent pourtant pas à agir, la rentabilité financière compte souvent plus.

Fort heureusement, la Banque mondiale a, en 2015, initié une campagne qui entendait mettre fin à la pratique du torchage en 2030. Cette initiative a reçu l'adhésion de 18 États, 20 compagnies pétrolières, et 11 institutions de développement. Le volume de gaz brûlé a diminué, mais dans une bien moindre mesure qu'espéré : environ 9% de diminution entre 1996 et 2019. Depuis peu, le prix du gaz naturel a connu une très forte augmentation (voir graphique repris de Boursorama), ce qui rend plus rentables et donc plus attractives les opérations de capture du gaz naturel émis par la décompression du pétrole.

Selon les pays, la réalisation du captage est très variable. Ainsi la Russie et les producteurs africains récupèrent peu du gaz. Par contre, l'Arabie saoudite et le Canada récupèrent la quasi-totalité du gaz. Aux États-Unis, les chiffres augmentent suite à la production de gaz de schiste.

Ces exemples prouvent que l'élimination de la toute grosse majorité des torchages peut être réalisée. Reste à espérer que les producteurs de pétrole feront l'effort de protéger l'environnement et la santé des populations proches des gisements.

### La mise en évènement

RMC a tourné une vidéo inédite sur un des 10 sites de Storengy, la filiale d'Engie qui stocke le gaz en France. On y voit le largage de gaz naturel dans la nature : pour des opérations de maintenance, il faut vider les canalisations du gaz qui s'y trouve. Plutôt que de récupérer la plus grosse partie de ce gaz, par facilité et gain de temps, on relargue le méthane dans la nature. La vidéo est impressionnante : on y voit et y entend (comme un réacteur d'avion) la sortie du gaz sous pression. C'est cette pratique qu'on appelle une « mise à l'évènement » qui rejette dans l'atmosphère des milliers de mètres cubes de gaz.



pleurent. Et qui prient pour les autres (leur vrai prochain) plus que pour eux-mêmes ou leurs propres enfants et petits-enfants. Qui prient surtout pour ceux du sud qui vont devenir, dans un futur qui se rapproche à vue d'œil, à cause de nous les riches à joujoux, encore plus misérables qu'avant (pas pauvres, misérables !), en Afrique, en Asie, dans le Pacifique, que sais-je, ailleurs, loin, très loin. Renoncer aux joujoux, c'est déjà une forme de prière.

Heureusement, nous avons plein d'experts (j'en suis) qui prennent souvent (très souvent) l'avion pour aller loin (très loin) leur expliquer, à ces pauvres des pays pauvres, de mettre, par exemple, des panneaux solaires pour pouvoir garder leurs vaccins au frais (il n'y a pas de frontières pour les épidémies) tout en limitant le réchauffement climatique (d'une pierre deux coups). On leur demande aussi de faire moins d'enfants et de mieux garnir leurs étagères à médicaments, et d'avoir des diplômes. Et il faut prendre l'avion plusieurs fois pour les convaincre : ce qu'ils peuvent être têtus, tout de même ! Ou pour leur faire la leçon, encore et encore : comment devenir un pays émergent ? Comment doubler le PIB en 20 ans, mettons 30 ans ? Comment faire advenir la démocratie ? Comment capturer le dividende démographique ? « La Croissance, le Progrès, et la Redistribution pour les nuls ». Du pain bénit pour les experts internationaux. Une vaste foire à l'incompétence, à la malhonnêteté, à la lâcheté.

Pendant ce temps-là, on lit par-ci par par-là qu'en termes d'émission de gaz à effet de serre, un Américain des États-Unis vaut plus de 100 Nigériens (i.e. citoyens du Niger)<sup>25</sup>. On peut sans doute remplacer « Américain », par « Européen », ou par « Chinois ». On voyait à la télévision un reportage montrant des touristes chinois<sup>26</sup> à Paris (c'était avant les Gilets jaunes, avant le COVID, avant l'Ukraine) qui se plaignaient de ne pas pouvoir dépenser tout leur argent parce que ces feignants de Parisiens fermaient leurs commerces de luxe le dimanche (ces Chinois pensaient sans doute que tous les Français perdaient leur temps et leur argent en allant à la messe du dimanche matin). Et ces Chinois d'agiter tristement devant la caméra des billets de 100 euros, ou de 200 euros, voire 500 euros<sup>27</sup> (je ne sais pas où ça s'arrête), qu'ils sont obligés de rempocher tristement : personne n'en veut. Naïf, je pensais que ce peuple quatre fois millénaire (donc rien que des vieux

sages de génération en génération) ne suivait que Boudha, Confucius ou Lao Tseu. Pas du tout. Ils nous imitent dans ce qu'on a produit de pire : le nouveau riche à Rolex. Pfouh... !

Il n'y a pas que les pleureurs et les Chinois en vacances. Il y a aussi les vrais hommes ! Au hasard, Warren Buffet qui insiste et réinsiste sur la nécessité de disposer d'un « portefeuille diversifié ». Je connais quelques milliards d'humains (j'ai des relations...), qui vont certainement se hâter de suivre cet excellent conseil, s'ils ne l'ont déjà fait. Comment a-t-on pu être frivole au point d'avoir négligé la diversification de notre portefeuille ? Brave Warren ! Que deviendrait-on (que serait-on devenu) sans lui et ses chers amis comme Bill, toujours à veiller sur nous, comme de vraies mamans (« Ne rentre pas trop tard, ne prends pas froid, et diversifie ton portefeuille »). Et dépensant des milliards pour les pauvres des pays pauvres, et devenant de plus en plus milliardaires à force de dépenser des milliards pour les pauvres des pays pauvres (c'est bluffant, cette arithmétique, c'est presque de l'art). Et il faut voir le nombre de vies qu'ils sauvent, ce sont eux qui le disent et l'écrivent : des millions de pauvres dans les pays pauvres qui ne meurent plus et même guérissent grâce à eux, et qui sont moins pauvres grâce à eux et à leurs milliards de dollars. Et ce qu'ils doivent payer comme impôts sur les milliards qu'ils gagnent et qu'ils donnent, je n'ose même pas l'imaginer. Tous ces Bill et autres Warren, Jeff et Elon, ou Mark (et il y en a beaucoup : aurons-nous assez de bronze pour toutes ces futures statues à ériger ? — je vous conseille de spéculer sur le bronze, de mettre du bronze dans votre portefeuille —, ils ont bien de la chance d'être des héros comme ça, sans coup férir. L'économie est décidément prodigieuse, on ne se lasse pas d'en explorer tous les recoins, tous les arcanes. Quelle richesse infinie !

Revenons à notre droit à la pauvreté et donnons- lui un peu de substance. Mais rappelons d'abord à quoi nous nous référons quand nous parlons de pauvreté :

- Par exemple à partir de Charles Péguy : « *On confond presque toujours la misère avec la pauvreté ; cette confusion vient de ce que la misère et la pauvreté sont voisines ; elles sont voisines sans doute, mais situées de part et d'autre d'une limite ; et cette limite est justement celle qui départage l'économie au regard de la morale... Quand tout homme est pourvu du nécessaire, du vrai nécessaire, le pain et les livres, peu nous importe la répartition du luxe* ».

<sup>25</sup> En termes démographiques, il vaut donc mieux laisser les Nigériens continuer de se reproduire comme des lapins, et empêcher les pays riches d'avoir des enfants. Nos enfants sont des grands consommateurs d'énergie fossile et de plastique... On est tellement heureux quand ils nous ressemblent...

<sup>26</sup> Je dis « chinois », mais, bon, je ne leur ai pas demandé leur passeport. Je juge sur la mine.

<sup>27</sup> Jusqu'où la propagande va se nicher... !

• Ou à partir de Virginia Woolf (*Trois Guinées*)<sup>28</sup> : « Les quatre grands maîtres des filles cultivées sont la pauvreté, la chasteté, la dérision et la liberté à l'égard des loyautés idéalistes. Par "pauvreté", nous entendons avoir assez d'argent pour vivre, c'est-à-dire que vous devez gagner assez d'argent pour être indépendante de tout autre être humain et pour acheter ce minimum de santé, de loisir, de connaissance, etc., nécessaires à l'épanouissement total de votre corps et de votre esprit. Mais pas plus. Pas un sou de plus... Par "chasteté", nous entendons qu'après avoir gagné suffisamment d'argent pour vivre de votre profession, vous devrez refuser de vendre votre cerveau pour des raisons financières. Par "dérision", nous entendons qu'il vous faudra refuser tout système tendant à afficher vos mérites : que vous devez avoir la conviction que, pour des raisons psychologiques, le ridicule, l'obscurité et la censure sont préférables à la célébrité et aux louanges. Si l'on vous offre des insignes, des titres ou des diplômes, jetez-les immédiatement à la tête de celui qui vous les offre. Par "liberté à l'égard des loyautés artificielles", je veux dire qu'il vous faudra vous débarrasser en premier lieu de tout orgueil... »

Armés de cela, nous pouvons commencer à définir ce que nous entendons par « droit à la pauvreté<sup>29</sup> » (comme rempart contre la misère et contre la démesure), en s'inspirant d'abord de Bruno Latour et Ivan Illich. En vrac :

- Le droit que la production ne définisse plus notre seul horizon, et le droit de ne plus se laisser définir par la seule économisation. Le droit de se protéger contre une pauvreté modernisée (misère des pays riches), et contre une nouvelle misère des pauvres (misère des pays pauvres).
- Le droit de s'imposer des limites (en se méfiant de tous ceux qui nous veulent du bien). Établir, par accord politique, une autolimitation. Donc le droit de désobéir à nos magistrats qui se réduisent à un corps d'ingénieurs de la croissance.
- Le droit de lutter par tous les moyens pour maintenir les conditions d'habitabilité du monde.
- Le droit de rester immobile quand le mot d'ordre est « En avant ».
- Le droit de ne pas traverser la route quand on nous dit qu'il y a du travail de l'autre côté. De l'autre côté

<sup>28</sup> Ce qu'elle dit en substance est : « Pourquoi voudriez-vous que je réclame l'égalité avec les hommes ? Mes pères et frères éduqués, avec leurs diplômes de grandes écoles, ne sont finalement que des brutes épaisses... Pourquoi en faire des références en quoi que ce soit ? »

<sup>29</sup> Ces droits doivent être inscrits dans des lois, évidemment, pas dans des plans ou des programmes. (Voir Alain Supiot – *La gouvernance par les nombres*)

de la route, je ne vois qu'un trottoir. Avons-nous envie de faire le trottoir ?

- Le droit de travailler à un renversement et non de subir des « transitions ». Le droit de définir notre sens de l'histoire, vers le vivant. De laisser les « morts enterrer les morts ». Le droit de circonscrire le champ de la survie humaine.
- Le droit de protéger l'abeille plutôt que l'apiculteur.
- Le droit de renverser les étals des marchands du temple.
- Le droit de ne pas croire en des jours meilleurs, mais simplement d'espérer des jours futurs.
- Le droit de ne plus être la matière première que travaille l'outil. Le droit d'opter pour une société conviviale où c'est l'homme qui contrôle l'outil. Une société conviviale qui repose sur des contrats sociaux. Une société conviviale qui écoute le réalisme des humbles.
- Le droit à une santé qui n'est pas considérée comme une marchandise. Le droit de refuser de cotiser pour une recherche scientifique qui ne se concentre que sur les maladies qui frappent les blancs vieillissants et sunourris. Le droit de ne pas être manipulé par les multitudes de thérapies pédagogiques, médicales et administratives.

Garder en tête que « la Grâce prime sur les œuvres ». Qui peut nous aider ? Allons voir du côté des « sauvages » : « Désormais les "sauvages" inadaptés, sous-développés, incapables de réagir au choc de cette "démodernisation", c'est nous... Ce sont les anciens sauvages qui doivent apprendre aux nouveaux comment résister à la modernisation ... » (B. Latour. *Mémo sur la nouvelle classe écologique*. 2022).

À suivre....

Marc Réveillon



# Politique (2)

## De Liège-Décroissance à l'anti-covidisme

Le groupe local liégeois du mpOC s'est récemment rebaptisé « Liège-Décroissance » pour une raison de meilleure visibilité de la cause pour laquelle nous nous battons. Il reste bien entendu affilié au mpOC. Aujourd'hui, il est fort d'une dizaine de membres actifs qui organisent des « dimanches conviviaux » (des balades en groupe dans la région), ainsi que des conférences-débats. Plusieurs de ses membres sont très actifs dans les collectifs Stop compteurs communicants et Stop-5G.be (dont Francis Leboutte, un des porte-parole de ces collectifs). D'autre part, le site web de Liège-Décroissance comporte une page très fournie en documents divers sur la crise du covid : articles d'analyse politique, scientifique et médicale, vidéos, bibliographies, etc. Depuis la reprise (relative), nous avons accueilli Michel Weber en août 2021, qui a fait salle comble sur le thème du covid (nous y reviendrons). En février 2022, Francis Leboutte et le microbiologiste Kaarle Joonas Parikka sont revenus sur les mêmes événements, le premier via le traitement statistique de l'épidémie (la mortalité), le second via les mécanismes de la dynamique virale. Enfin, en mai, le juriste Nicolas Thirion aurait dû venir parler du décret pandémie voté par le parlement wallon, mais il a décliné pour de subits ennuis de santé. Nous lui souhaitons un prompt rétablissement et le réinviterons plus tard. À la place, nous avons projeté la vidéo d'une double interview de Jacques Sapir et Serge Latouche sur Russia Today, à propos de la décroissance. À l'automne 2021, nous avons également participé, avec le collectif IRA, à une action de sensibilisation sur la vaccination des enfants et des adolescents : distribution de tracts à la sortie des écoles aux élèves, parents et enseignants, envoi d'une lettre de mise en garde documentée et argumentée aux directions de chaque établissement de la province de Liège. Les retours ont été rares, hélas. Doit-on en conclure que le dogme officiel a tué toute réflexion et tout sentiment de révolte dans l'enseignement ?

Certains parmi nos sympathisants nous ont reproché de donner trop d'importance à la crise du covid, au risque d'oublier les fondamentaux de la décroissance, notre cœur de métier. À cela, j'ai répondu dans mon nouvel essai *Précis d'anti-covidisme* (éditions Quartz) par cet argument : « *Comment œuvrer efficacement à la sauvegarde du vivant et à la construction d'alternatives avec un drone qui nous survole et nous nargue, une caméra à reconnaissance faciale qui nous trahit, un ordiphone qui nous géolocalise, un centre de traçage qui ne nous lâche pas d'une semelle (pour peu que nous nous soyons révélé à*

*lui) ?* ». Pour tout groupe militant en temps (pré-)totalitaires, la priorité est de maintenir ou rétablir rapidement les conditions du débat démocratique et de l'exercice normal de la politique consistant à pouvoir descendre librement dans la rue pour se rencontrer et manifester, par exemple. Le CCRP et Liège-Décroissance ont été victimes d'amalgame, parce que certains de leurs membres sont aussi très impliqués dans le journal *Kairos*. Ainsi, un membre-fondateur liégeois du mpOC a, pour la première fois depuis 2009, refusé de payer sa cotisation en 2022, en raison d'interprétations audacieuses — trop audacieuses à son goût ? — et de propos critiques — trop critiques à son goût ? — de la politique sanitaire tenus par un des deux porte-paroles dans le cadre d'une conférence liégeoise des Amis de *Kairos*. Un autre a démissionné pour une raison similaire, parce que les porte-parole écrivent par ailleurs dans un « *média complotiste* » (sic) ! L'événement covidien a été mal vécu au mpOC, non seulement en raison des contraintes partagées par tous, mais aussi à cause du clivage qu'il a immanquablement provoqué entre ceux qui ont adhéré à la doxa officielle<sup>30</sup> et ceux qui l'ont rapidement remise en question, radicalement et parfois virulemment. L'obligation du masque-muselière vient d'être levée dans les transports en commun, point ultime de la détente post-covid. Combien de temps cette parenthèse enchantée va-t-elle durer ? Parions que la laisse sera tôt ou tard à nouveau raccourcie par les « autorités » pour des motifs fallacieux<sup>31</sup>. Les décroissants prendront-ils enfin leur responsabilité dans la défense des libertés politiques et civiles ? On ne peut que le souhaiter.

Bernard Legros



<sup>30</sup> Cf. Laurent Mucchielli, *La doxa du covid. Tome 1, Peur, santé, corruption et démocratie, et tome 2, Enquête sur la gestion politico-sanitaire de la crise du covid*, Eolienne, 2022.

<sup>31</sup> Cf. <https://www.dhnet.be/actu/belgique/je-suis-un-peu-inquiet-frank-vandenbroucke-rappelle-que-l-epidemie-de-covid-n-appartient-pas-au-passe-6239f568d8ad586d30fe1dea> et <https://www.lalibre.be/belgique/societe/2022/05/22/cas-de-variole-du-singe-fin-de-lepidemie-de-covid-penurie-de-soignants-frank-vandenbroucke-fait-le-point-TOHLVBFQERFOBOCMX7FQWBFWQA/>

# Histoire de...

## Il était un autre futur (première partie)

### *Le futur commence avant ta prochaine respiration*

Jamais je n'aurais cru y arriver. Quel cheminement ! De l'audace, non, de la folie !

Pourtant, tous sont maintenant heureux de cette transformation radicale.

Un autre regard sur la vie !

Dans la tête, des tas de trucs traînent. Les coucher sur papier permet de se poser un peu. Quel effet ? Quel retour ? Nul ne le sait. Les idées auront le mérite d'exister sur papier.

En entrant dans son bureau, je ne pensais pas réagir comme cela. Un éclair foudroyant, un bouleversement total. Mon cerveau bouillonnait. Enfin, j'ai pu envoyer tout au diable. Je me suis levé, j'ai claqué la porte. Je suis parti. Que s'est-il donc passé pour réagir ainsi ?

OK, j'avais besoin de sous. Je me suis rendu à son bureau pour 10 h 00 du matin. Levé à 4 h 00, se préparer, déjeuner, petit café. 5 h 30, vite la voiture. Il fait encore nuit. Me voilà sur la route, tout va bien. Je rejoins la nationale, d'autres inconnus vont dans le même sens. Seul dans leur 8m<sup>2</sup> roulant. Radio, les nouvelles sont mauvaises, d'où qu'elles viennent. Tiens, déjà entendu cela quelque part ! Après la nationale, l'autoroute. Encore plus de monde, ça roule toujours. Après 1 h 30, la densité de la circulation m'oblige à ralentir. 7 h 30, je me rapproche de la ville, la vitesse diminue, le moteur tourne, consomme, déglutit des vapeurs de mazout, pour rien. Pour rien ? Non ! Il déverse ses microparticules dans l'air ambiant. Il bouffe du CO<sup>2</sup> pour quelques mètres gagnés ? À côté, devant, derrière, tous font pareil. Ils patientent, ils s'énervent, ils mangent un pain au chocolat, boivent un peu de café, écoutent ou lisent les nouvelles sur leur smart. Et en continu, leurs cercueils sur quatre roues envoient des microparticules et bouffent du CO<sup>2</sup>. Combien de temps ce touché-touche à petits pas durera-t'il encore ?

Toujours plus dense, ce trafic. Bientôt, c'est au pas. Je pressens l'arrêt complet. Et toujours, devant, derrière, sur les côtés, une femme, un homme, parfois deux, exceptionnellement trois épuisent leur gain du repos de la nuit dans ce corbillard roulant. Quel sens ?

Allez, je suis motivé, n'est-ce pas le plus important ?

Si c'est d'accord, des sous, je vais en gagner beaucoup. Acheter des tas de choses. Dépenser sans compter. Je serai le roi du monde ! Ma femme sera heureuse. Une belle

maison. Mes enfants auront leur smart et leurs jeux favoris. Je pourrai tout leur offrir. Jusqu'à quand ?

9 h 00. Me voilà avec mon corbillard en face de cet immense immeuble cubique. La descente dans les parkings m'oblige à allumer les phares. Elle est belle la lumière artificielle ! Dire que le soleil vient de se lever et j'allume les phares de la bagnole en pleine journée ! Pas de place au premier sous-sol, pas de place au second, je continue à descendre. Me voilà déjà au troisième sous-sol ! Enfin une place. Que c'est étroit ! Tout pour les petites voitures de ville ! S'extirper, trouver l'ascenseur. Que de monde ! Un peu coincé, mais ça va ! Quel étage ? Le huitième. Allez, on appuie sur le bouton. Ah ! On l'a déjà fait pour moi, d'autres personnes rejoignent ce plateau. Quel est donc ce parfum ? Il chatouille mes sens. Je dois éternuer, comment faire coincer l'un contre l'autre ? Je me retiens. Ouf, le premier étage la porte s'ouvre, un peu d'espace. Atchoum ! Il était temps ! Les portes se referment on continue notre route vers le ciel. Quatrième, cinquième, septième.....huitième. Nous y sommes. Enfin je vais connaître le Graal ! Dire que tous les jours il va falloir se taper ce parcours et goûter au parfum volatile ! Bon, mais gagner sa vie est nécessaire. Dans ces conditions un peu de route laborieuse, pourquoi pas ?

Hum ! Les couloirs ! Les portes ! Les bureaux ! Et toujours cet éclairage artificiel !

Porte 12, monsieur Artmann. Quelle heure ? C'est heure ! Ouf ! Toc ! Toc ! Toc !

- Bonjour Monsieur Artmann
- Ah ! Vous voici, asseyez-vous, nous n'avons pas de temps à perdre.
- Bien entendu, monsieur Artmann
- Ici, on m'appelle David, tout le monde s'appelle par son prénom, l'important c'est l'efficacité dans une ambiance amicale.
- Bien monsieur Art...
- David, D A V I D OK ?
- Oui, David.
- Adam, on m'a beaucoup parlé de vous. Tu es ambitieux et persévérant, tu aimes les défis, tes résultats sont assez étonnants. Tu connais ton métier. Ta progression dans la banque « Ripa » est rapide. Tu es devenu responsable d'une équipe de 10 personnes. Les bénéficiaires de la banque ont progressé grâce à vos coups d'éclat. Tu es devenu un trader très recherché. Tes ambitions, sans limites, t'ouvrent les portes de l'avenir.
- Quel avenir, David ?
- Devenir le meilleur trader de l'économie verte !
- Quoi ? Qu'est-ce que cela signifie ? On parie sur le pétrole, c'est lui qui fait varier l'essentiel des bourses !

- Aujourd'hui ! Mais DEMAIN ?
- Quoi, demain ?
- DEMAIN, ce sera L'EAU.
- L'EAU ?
- Oui, l'EAU POTABLE.
- Mais il suffit d'ouvrir son robinet et elle coule quasi gratuitement !
- Adam, notre compagnie a acheté des millions d'hectares de terre cultivables ou non partout dans le monde, nous avons investi des milliards pour que demain nous fassions des bénéfices au-delà de toute proportion. Le sous-sol est truffé de nappes phréatiques. D'eau potable. Partout dans le monde, l'eau potable se raréfie, partout dans le monde, la température augmente, partout dans le monde la population croît, partout dans le monde le niveau de la mer augmente, partout dans le monde l'eau de mer salinise l'eau potable trop proche. L'eau potable devient une denrée vitale et rare.
- Mais l'eau potable c'est pour tout le monde, c'est vital.
- C'était pour tout le monde. Aujourd'hui et c'est encore plus vrai demain, l'eau potable, c'est le poumon de l'économie et surtout des financiers. On va gagner beaucoup, beaucoup d'argent. Adam, tu nous accompagnes, tu paries sur les cours financiers du futur de l'eau potable. Tu deviendras immensément riche et notre compagnie sera la première du monde au niveau de la protection écologique des nappes phréatiques avec des bénéfices records. L'avenir est à nous !
- Mais il y a des populations qui ne pourront pas se payer ce luxe vital.
- Tant pis pour eux, seuls les riches pourront se la payer cette eau potable et ils survivront, les autres disparaîtront. De toute façon on est trop nombreux sur la terre, ce sera une manière naturelle de redonner un peu d'espace à chacun.
- C'était un calvaire pour venir jusqu'ici. C'est vrai que nous sommes trop nombreux sur la terre. C'est vrai que l'eau potable peut manquer aujourd'hui et demain. Mais c'est dégueulasse d'agir ainsi. Il y a certainement d'autres moyens.
- Ah, oui ! Et lesquels ? Non, crois-moi, prévoir l'avenir à long terme sur des bases aussi indispensables que cette eau potable est un projet ambitieux, réaliste. Porteur de futurs bénéfices au-delà de l'inimaginable.
- Est-ce bien légal de s'approprier l'eau potable ?
- Aujourd'hui, la société achète des terrains assez éloignés de la mer qui monte. Ces terrains nous les louons aux agriculteurs et nous leur vendrons l'eau s'ils installent des forages avec un droit d'usage en plus. Ils ont

interdiction de traiter chimiquement leurs cultures. Demain, nous exploiterons bien plus activement le sous-sol au nez et à la barbe des occupants provisoires. Pas de perte d'argent, dès cette minute, nous nous positionnons comme un entrepreneur financier de très haut vol dans le domaine écologique. Nous sommes devenus plus verts que verts. Personne ne pourra nous déloger.

- Mais c'est un vol du besoin vital de l'humanité.
- Non, c'est de la finance.
- Et les pouvoirs vous laissent faire ?
- Aucune loi actuelle ne nous empêche d'effectuer cette démarche, nous en profitons.
- En sont-ils conscients au moins ?
- Le pouvoir par les élections, voilà leur credo actuel. Le reste ce n'est pas encore leur problème, c'est de la finance.
- Pourquoi ?
- Parce que les politiques réagissent toujours en retard, après qu'ils ont détecté les besoins des électeurs, ils mettent en place une stratégie pour les satisfaire. C'est ainsi qu'ils gagnent les élections.
- Ils pourraient agir avant ?
- Non ! Les politiques ne projettent plus sur du long terme, mais sur du court terme, parfois entre les deux. Mais toujours selon les envies de l'électorat, pas pour répondre aux vrais besoins futurs de l'humanité. La finance ! La finance ! Il n'y a que cela de vrai aujourd'hui. Alors que le pétrole sera utilisé en moins grande quantité pour des utilisations plus ciblées, les besoins de l'eau potable monteront en puissance.
- Les économistes doivent s'en occuper !
- As-tu vu beaucoup d'études écrites sur l'écologie et la biodiversité par les économistes ? Ils se moquent largement du sujet. Depuis la fin du XIXe siècle, plusieurs milliers d'articles ont été publiés. Et combien sur la préservation de la nature ? ZERO. Un véritable échec de leur part. Idem pour les financiers.
- Rigolade ! Les économistes n'ont rien publié depuis des années et tant que cela ne leur paraît pas rentable à court terme avec des acquis de pouvoir, ils ne s'intéresseront pas à l'économie verte. Quand ils auront compris qu'il faut s'associer avec les verts pour réussir à se faire du pognon, il sera trop tard. Aucun article sensé d'économie n'en parle.
- Et les écologistes, qu'en pensent-ils ?
- Ah ceux-là, n'en parlons pas, ils sont trop occupés avec leur CO<sup>2</sup> et leurs animaux, à essayer de secourir la biodiversité, mais ils n'ont pas les moyens financiers pour se payer les réserves d'eau vitale au monde.

Et les organisations internationales ?

Justement, profitons de leurs difficultés de trouver des accords essentiels sur les enjeux de la vie future de l'homme sur cette terre. Et surtout sur les difficultés de mise en œuvre des décisions prises. Accumulons ces ressources vitales tant que nous le pouvons. Spéculons à fond. Un temps viendra, où les bénéfices record seront pour nous.

Monsieur Artmann...

Appelle-moi David.

Non ! Monsieur Artmann, je ne cautionne pas cette démarche, je ne peux pas spéculer sur un bien qui doit appartenir à tout être vivant sur cette terre. Ce bien vital doit être accessible à tous, pour la vie, tout simplement. Votre compagnie n'aurait jamais dû exister, je ne suis pas d'accord avec vous et votre compagnie. Je combattrai cette démarche monopoliste. Non, je ne marcherai pas avec vous, mais contre vous. Adieu !

ADAM. Demain, entre nous C'EST LA GUERRE DE L'EAU !

Oui, monsieur Artmann, ce sera la GUERRE POUR LA VIE, L'EAU POTABLE.

CLAC !

Non, mais !

Je veux bien me faire de l'argent, mais pas sur la vie des gens !

Hors de question !

Allez, poussez-vous, il faut que je parte ! Tous ces employés encore dans le couloir, il ne pourrait pas y en avoir moins ?

L'ascenseur, le moins trois, la bagnole au bout du parking, moteur en route, je sors, lumière, enfin !

J'enrage, je bouillonne, cet Artmann a mis en place une stratégie à long terme pour accaparer les ressources d'eau potable les plus indispensables au monde. Il a tenu compte de toutes les catastrophes des prochaines décennies. Cela ne se peut pas. Il faut trouver une ou des solutions pour l'en empêcher. Mais comment ?

Et ce monde dans ces rues, les feux, les embouteillages, le monde, ces énervements, ces engueulades entre conducteurs. Ces esclaves des temps modernes à donf sur leur vélo ou trottinette. Ils risquent leur peau à livrer des colis pour les GAFAM qui s'enrichissent sur leur vie. Salaire de misère. Vie sur un fil. Ça pollue, l'air devient irrespirable. Retour à la maison. Je vais m'offrir un temps de repos. Un temps de réflexion.

La maison, une cellule de survie dans ce monde qui suffoque. Une pompe à oxygène. Une marmite pleine d'idées. Parfois folles, parfois horribles, parfois géné-

reuses, parfois altruistes, parfois égoïstes, parfois... de toutes les couleurs. Mais des idées !

Fatigué de cette journée et j'ai faim. Terriblement faim. Un bon spaghetti ! Allez hop ! Facile, rapide et bon. Une bonne sauce avec légumes bio, sauce tomate, un peu de viande hachée par mes soins et achetée chez le jeune boucher qui élève ses bêtes lui-même, pas trop de viande non plus, respect de la bête. Quelle belle assiette avec ce fromage dessus !

Bouf ! Je tombe de sommeil, une douche et au lit.

Coup de fatigue. Un bon sommeil me fera du bien.

Ouah ! Mal de crâne ! Rêve ou réalité ? Je ne sais qu'en penser.

Ma nuit, quel calvaire !

Je prends une boîte, pas trop grande. J'y mets une souris mâle et une souris femelle. Je les cajole. Je les nourris. Elles sont bien, elles sont calmes. Tiens ! Elles s'accouplent. Voici bientôt 6 souris de plus. Cela en fait 8, elles disposent encore de plein place et je peux les nourrir sans problème.

Elles sont heureuses. Tiens ! Elles s'accouplent. Mais trois couples avec six souris chacun. Cela m'en fait 24 dans ma boîte pas trop grande. Hum ! Il faut les nourrir plus vite et en plus grande quantité. Le sol de la boîte est maintenant un tapis de souris. Tiens voilà 10 couples qui s'accouplent. 6 souris de plus par couple, 156 souris. Le sol de la boîte ne suffit plus, je parviens à les nourrir, mais elles se marchent dessus. Elles sont plus nerveuses, se disputent de temps en temps. D'autres s'accouplent encore, voilà 60 souris en plus. Elles se grimpent dessus, se battent pour la nourriture. L'espace manque au sol, leur ciel, le couvercle de la boîte n'est plus très haut. Elles pourraient le toucher. Encore des accouplements et encore une centaine de souris en plus, impossible de les séparer, plus assez d'espace, elles se battent entre elles, elles mangent leurs petits, elles ne respirent plus, elles sont très agressives. La survie est en jeu.

Qu'aurai-je dû faire pour les rendre heureuses ?

Et si elles avaient toujours disposé de l'espace vital comme les premiers couples ? Et si on avait pratiqué la limitation des naissances ? Ne seraient-elles pas toujours heureuses ? Elles disposeraient toujours de l'espace de bien-être. Mais voilà, on a laissé faire la nature. Elles n'ont pas réfléchi. Elles se sont suicidées par manque d'air et de bien-être.

Voilà ! Et nous, les êtres humains ? Nous agissons de même ! Comme les souris ! Si pas pire ! Car naturellement, en cas de danger pour l'espèce, les souris auraient limité les naissances. Elles auraient arrêté de copuler. Nous les intelligents, au nom de ceci ou cela, nous ne voulons pas nous arrêter de copuler ou nous ne voulons pas

limiter le nombre de naissances, nous continuons à copuler. Et la boîte « terre » se remplit, jusqu'à débordement. Le couvercle n'est pas encore prêt à exploser. Ne vous inquiétez pas, cela va venir. C'est qui les plus intelligents ? Les humains ou les souris ? Où est le bon sens ?

Donc, Adam, pour arriver à une situation de bon sens, il faut imposer un respect de vie dans un espace minimum. Limiter le nombre de naissances par femme. Je ne dis pas par couple, car avec les divorces et les familles recomposées, si je dis « par couple », le résultat souhaité pourrait être dépassé. L'enfant unique a échoué en Chine, mais avec deux enfants pour chaque femme dans le monde, nous pourrions avoir d'abord une stabilisation du nombre des êtres humains. Ensuite, sans doute une lente diminution progressive.

Cela se ferait en douceur avec le plaisir par famille de se retrouver à quatre au moins autour d'une table.

Au petit matin, j'aime m'éveiller tôt.

Adam l'avenir t'appartient !

En préparant mon jus de citron, je repense à la rencontre d'hier.

À cette folie du « toujours plus ».

Réellement, ce statut quo, cet immobilisme aux recherches d'idées et d'actions fondamentalement différentes, cela me pèse.

Ce monde ne tourne plus, il sature de toute part. Une bonne guerre ?

Non, ce n'est certainement pas la pensée des anciens qui doit resurgir.

Il y a autre chose de possible, autre chose... Que PERSONNE N'A OSÉ RÉALISER !

Adam, mon petit gars... ESSAYE.

Dévoiler tout d'un coup serait irréaliste, impossible et surtout, rejeté par tous et rien ne se fera.

Il sera trop tard pour l'être que l'on dit « humain ».

Mais où est cette humanité aujourd'hui ?

Donc, réfléchir à la manière dont elle fonctionne est une bonne démarche avant de proposer un changement radical d'une nouvelle vision de vie à réaliser.

Beaucoup de points asphyxient le monde. On s'accroche à l'existant, on essaye de l'améliorer. Mais les bases ne changent pas, les mêmes erreurs se répètent, la situation s'aggrave à chaque fois que l'on croit avancer. On croit avancer à petits pas, mais le monde va plus vite. Pour finir, on recule. Pendant ce temps, une petite minorité tire ses marrons du feu en s'appropriant des richesses au-delà du nécessaire, au détriment des autres. Et personne n'ose dire ce qui se passe. Tellement de puissants agissent pour que tout reste en statu quo. Ah ! Ils s'y retrouvent.

Aller en ville, au milieu de cette foule, ça me rend mar-teau. Je regarde les courbes de natalité, l'augmentation exponentielle du nombre d'humains. Cela me donne le tournis.

Bon, mais pour l'eau potable alors, que fait-on ?

Ouais, c'est vrai, je dois m'en occuper. Beaucoup à dire et m'investir. Je ne comprends jamais pourquoi avoir une seule source d'arrivée d'eau dans une maison ? Que de l'eau potable ! De l'eau qui a subi des tas de contrôles. Pourquoi ne pas différencier les circuits ? D'un côté tout ce qui peut être bu, les lavabos et les éviers et de l'autre, tout ce qui est commodités, toilettes, douche, bain, déversoir, jardin et loisirs. Facile, lavabo/évier eau potable, le reste eau de pluie ou de citerne, traitée. Les enfants le comprendront bien facilement. Cela doit déjà réduire la consommation d'eau potable de septante pour cent pour un ménage, si pas plus.

- Mais Adam, tu es tout seul !

- J'ai ma famille autour de moi.

- Pas assez, Adam.

- J'ai mes amis.

- Pas assez, Adam.

- J'ai mes compagnons d'activités.

- Pas assez, Adam.

- J'ai les réseaux sociaux.

- Pas assez, Adam.

- Il te manque un effet massue.

- Ah oui et lequel ?

- Le pouvoir de décision universelle.

- Le pouvoir de décision universelle ?

- Sans ce pouvoir de décision universelle, tu ne pourras pas faire grand-chose, faire prendre conscience et faire comprendre à tous que nous devons changer nos habitudes en profondeur, radicalement et rapidement.

- Oui, c'est d'abord cette position qu'il faut viser.

- Comment m'y prendre ? Une bonne manière est d'avoir un statut supranational, pour prendre des décisions répondant aux besoins fondamentaux de la vie humaine.

- Des attributions simples et faciles à admettre pour tous et toutes les nations.

- Le droit à l'eau potable est plus que vital. Ce sera facile de faire admettre cela par la majorité des gens. La majorité des gens, oui, mais pas pour les puissants et les financiers qui en font une proie de choix comme tu l'as vécu hier.

- Comment faire ? Comment faire ?

À suivre...

**Thierry Lacroix**

# Le dictionnaire

## Novlangue<sup>32</sup>



**Accumulation de capital** : société de croissance économique

**Caissière de supermarché** : hôtesse d'accueil

**Homme de ménage** : technicien de surface

**Quatrième dose de vaccin** : deuxième rappel

**Spéculation boursière** : pénurie alimentaire causée par la guerre

---

<sup>32</sup> Langage réduisant le nombre ou changeant la définition des mots afin de détruire la pensée et de dénaturer la réalité. Ou, dit en langage novlanguien : diminution ou changement de définitions des mots de la langue afin, non pas de rigidifier les conversations, mais de les simplifier.

# AGENDA

Voir sur notre site <https://objecteursdecroissance.be/>

## Rédaction

Ce journal, bien plus qu'un bien de consommation, se veut ouvert et participatif : dès lors, envoyez-nous, si vous le souhaitez, vos réflexions, articles ou propositions d'actions à l'adresse :

[escargotdechaine@objecteursdecroissance.be](mailto:escargotdechaine@objecteursdecroissance.be)

Vous retrouverez le prochain numéro de *L'Escargot déchaîné* en octobre. Peut-être avec votre participation ?

### Ont participé à ce numéro

*Coordination* : Kenny Cadinu

*Relecture* : Alain Adriaens, Bernard Legros et Jean-Pierre Wilmott

*Rédaction de ce numéro* : Alain Adriaens, Kenny Cadinu, Thierry Lacroix, Bernard Legros et Marc Réveillon

## Contactez le Mouvement

- Rédaction de L'Escargot déchaîné  
[escargotdechaine@objecteursdecroissance.be](mailto:escargotdechaine@objecteursdecroissance.be)
- Secrétariat : [info@mpOC.be](mailto:info@mpOC.be)
- Porte-parole : [presse@objecteursdecroissance.be](mailto:presse@objecteursdecroissance.be)
- Conseil de coordination et de réflexion politique (organe de décision du Mouvement en dehors des AG) :  
[info.conseil.politique@objecteursdecroissance.be](mailto:info.conseil.politique@objecteursdecroissance.be)
- Groupe local de Liège : [info@liege.mpOC.be](mailto:info@liege.mpOC.be)
- Groupe local d'Ottignies-Louvain-la-Neuve :  
[info@OLLN.mpOC.be](mailto:info@OLLN.mpOC.be)

# ADHÉRER<sup>33</sup>

**Nous ne recevons aucun subside : nous vivons des cotisations de nos membres.** Adhérer au mpOC est une manière de soutenir notre action et l'objection de croissance. Nous sommes ouverts à qui le souhaite : n'hésitez pas à venir nous rejoindre et partager vos projets d'actions et vos réflexions avec nous, au sein d'un groupe local, en assemblée générale ou au Conseil de coordination et de réflexion politique !

## Bulletin d'adhésion au Mouvement politique des objecteurs de croissance

à envoyer à : mpOC, rue du Rondia 8, 1348 Louvain-la-Neuve

Je soussigné-e

Nom:..... Prénom:.....

Adresse:.....

Code postal:..... Commune:.....

*Informations optionnelles :*

Adresse courriel:.....

Tél. fixe:.....

GSM: .....

membre effectif (je souscris au manifeste et aux statuts)

membre sympathisant (je souscris au manifeste)

Je m'engage à payer la cotisation annuelle sur le compte du Mouvement politique des objecteurs de croissance, 523-0803113-28 IBAN : BE37 5230 8031 1328 - BIC : TRIOBEBB .

La cotisation est libre, à partir d'1 euro. Le montant suggéré est de 30 euros.

DATE:..... SIGNATURE :.....

• **Vie privée** : le Mouvement s'engage à n'utiliser les données personnelles fournies par ses adhérents que pour les besoins exclusifs de sa communication et de ses activités internes.

• **Adresse courriel** : le courriel est notre moyen de communication préféré pour vous contacter à ce jour de la mise en place de notre organisation (convocations aux assemblées générales, lettres d'information...). Si vous n'en avez pas, vous recevrez les convocations et de l'information par voie postale ; merci d'essayer cependant de nous fournir l'adresse courriel d'un-e de vos ami-e-s.